

CES MESSIEURS

ANTHONY PHILLIPS

A l'instar d'un Peter Hammill, d'un Van Morrison, d'une Joni Mitchell, ou de son homonyme Shawn Phillips, Anthony est de ces poètes impudiques et néo-romantiques qui font de leur être même l'essentiel de leur œuvre : poésie d'émotion, d'expérience ou de fantaisie, mais toujours de la plus profonde authenticité. C'est un de ces artistes paradoxaux qui créent dans l'introduction, mais ne se réalisent que dans l'expression publique.

Au contraire des nombreux batteurs qui firent dans Genesis un passage fugace qui ne laissa ni trace ni souvenir, Phillips en fut un des acteurs de premier rang. Membre de la confrérie des collégiens de Charterhouse, c'est lui qui œuvra avec le plus d'enthousiasme au rapprochement des frères ennemis d'Anon et de Garden Wall ; c'est lui qui, avec Michael Rutherford, donna une direction originale et quasi définitive à l'art de Genesis, que ce soit sur le plan musical où il donnait un contrepoint plus lénifiant à l'énergie de Rutherford ou à la fougue de Gabriel, et complétait les tendances classisantes de Banks par un culture résolument orientée vers la tradition folklorique, ou sur le plan poéti-

Anthony Phillips



que où ses préoccupations orientèrent toute une époque (la première jusqu'à « Selling England By The Pound ») de la création de Genesis vers le fantastique, les allégories et les comptines faussement naïves. Anthony Phillips fut longtemps très sous-estimé, son passage dans le groupe considéré comme purement anecdotique à la manière de ceux d'un Mike Abraham dans Jethro Tull ou d'un Peter Banks dans Yes, et pourtant sa contribution fut fondamentale. Il fallut attendre son premier album solo (quelque sept ans après qu'il eut quitté Genesis) pour se rendre à l'évidence. En effet « The Geese And The Ghost » (1977) — en particulier dans des morceaux comme « Which Way The Wind Blows » ou le début de la suite-titre — montre bien et le parfait accord entre Phillips et Rutherford, et l'identité d'esthétique qu'il peut y avoir entre le guitariste et le Genesis de « Trespass » à « Selling England By The Pound ». Pendant ces sept ans de silence, Anthony Phillips ne fut pas inactif. S'il avait quitté Genesis, c'était que la vie de groupe, en particulier quand celui-ci est constitué d'autant de fortes personnalités créatrices que celles de Genesis, implique nécessairement des concessions, limite l'expression à ce qui est compatible avec le travail collectif. Trop entier pour s'en accommoder, trop réservé pour jouer un rôle de leader autoritaire, Phillips avait préféré s'effacer. Il passa plusieurs années à étudier l'harmonie et l'orchestration, et à travailler la guitare classique et le piano vers une esthétique de pop songs à la 10CC, musique facile et admirablement mise en son qui laisse apparaître un musicien transfiguré, redescendant sur terre comme au retour d'un long voyage dans un espace merveilleux.

STEVE HACKETT

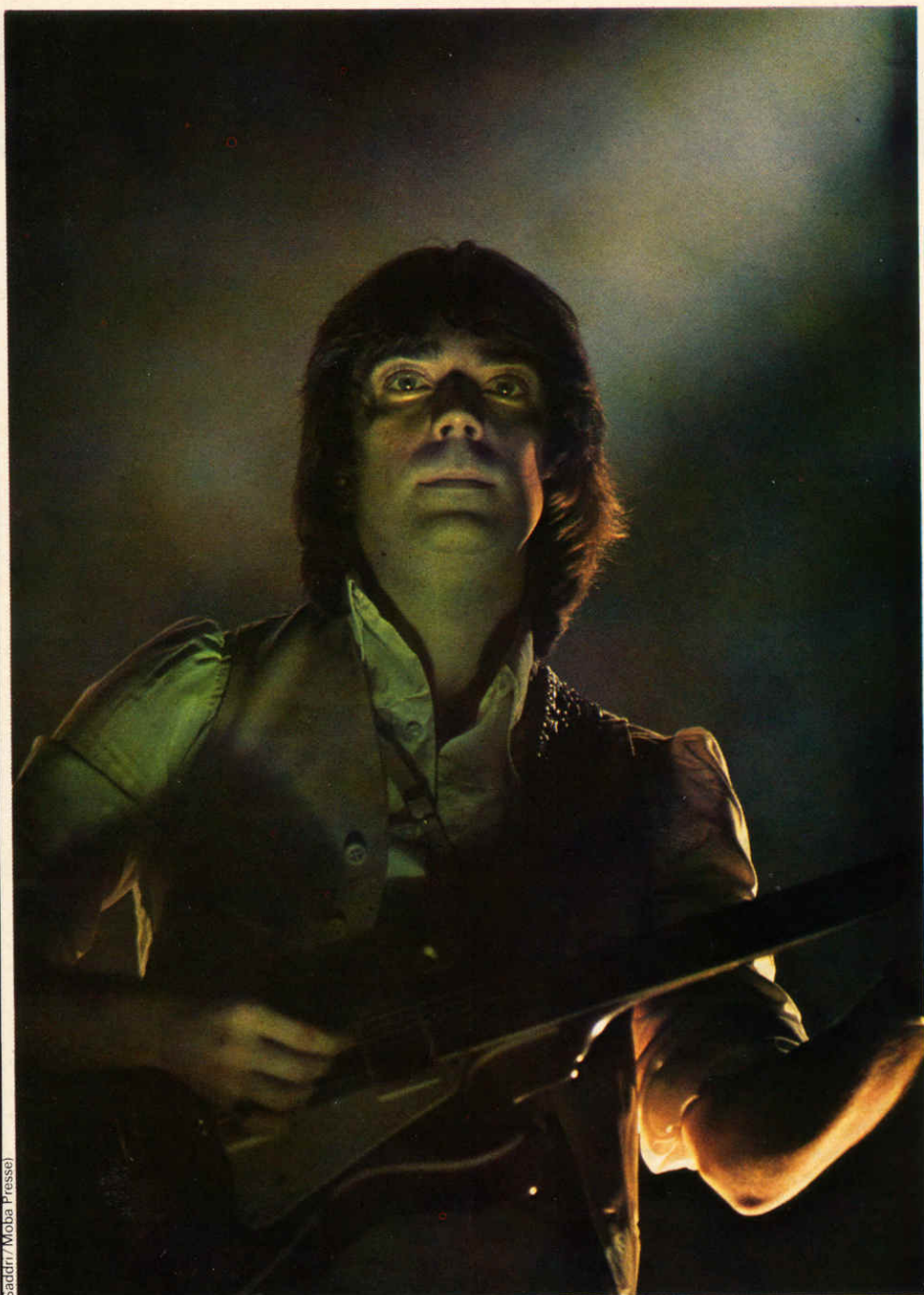
Né le 12 février 1950, la veille de la naissance de Peter Gabriel, ce qui passionnera les astrologues ; second guitariste de Genesis et longtemps le plus méconnu de ses membres. Venu du blues, il a, avec Phil Collins, contribué grandement à la révolution silencieuse qui a bouleversé le groupe après le départ d'Anthony Phillips dont il est une sorte d'antithèse. Phillips était du genre traditionaliste, serein ; Hackett est un chercheur qui triture le son au point qu'il en devient souvent difficile de discerner son jeu de celui des synthétiseurs ; les lignes de Phillips ont la clarté des mélodies popisantes, celles de Hackett sont torturées, discontinues, violentes. C'est cette violence même qui, en contrepoint à la jolie des parties de Banks et Rutherford, a longtemps fait l'originalité du son Genesis jusqu'à ce que ces derniers pallient son absence par un soin beaucoup plus grand apporté aux mélodies, et les subterfuges de l'intelligence et du savoir-faire. De ce contraste Steve Hackett continue de tirer le meilleur parti sur ses propres disques.

Au sein de Genesis, de « Nusery Cryme » à « Seconds Out », il œuvrait dans l'ombre. Assis à l'extrême gauche de la scène, il n'était jamais inactif, mais ne prenait que de très rares soli étirés et torturés, dans la lignée d'un Robert Fripp qui demeure sa plus profonde influence. Lorsque sortit son premier album solo, « Voyage Of The Acolyte », commença un lent et inexorable processus de métamorphose, une sorte d'éclosion : Steve Hackett sortait de lui-même. On l'avait connu caché derrière un rempart de pilosité : cheveux baba, barbe yogi, et même moustaché. Il portait lunettes et se terrait dans un mutisme sauvage. Et le voici qui se lançait discrètement dans la vie publique. Le processus n'eut rien de la brutalité radicale du départ de Peter Gabriel. « Voyage Of The Acolyte », enregistré peu avant « A Trick Of The Tail », fut le premier pas.

On y retrouvait encore le gros de Genesis : Mike qui tenait la basse et Phil dans son tout nouveau rôle de batteur-chanteur. Mais déjà Steve ne cachait plus ses velléités de voler de ses propres ailes. De fait après l'enregistrement de « Wind And Wuthering » et la sortie du live anthologique « Seconds Out », il quitta définitivement le groupe pour vivre sa vie et passer progressivement du rôle de guitariste réservé (tout sauf un lead-guitar) et de compositeur frustré (peu de ses compositions ne passaient l'examen du collège de ses pairs avec suffisamment de succès pour figurer sur les albums du groupe) à celui de « band-leader » à part entière, responsable de tous les aspects sociaux et artistiques de la vie de son propre groupe.

Si « Voyage Of The Acolyte », du son à l'imagerie même, était encore tout empreint de l'aura Genesis, son second album manifestait des tendances beaucoup plus centripètes comme s'il avait voulu exorciser les démons du passé. Il allait, pour enregistrer « Please Don't Touch » (1978), jusqu'à s'entourer de stars et de talents aussi différents que Richie Havens, Phil Ehart et Steve Walsh de Kansas ou Graham Smith, violoniste de Van Der Graaf. Seul Chester Thompson maintenait un lien plus symbolique que réel avec ce qu'il venait de quitter. L'album était un assemblage quelque peu hétéroclite à la manière d'un « voyez donc ce dont je suis capable ! ». L'archétype de l'album solo du

ILLE



(Sacidin / Moba Presse)

Steve Hackett

néophyte qui profite frénétiquement de sa liberté de peur qu'elle ne s'use. Steve Hackett est encore assis entre deux chaises. C'est avec la première tournée et l'enregistrement de « Spectral Mornings » (1979) que l'entreprise Steve Hackett prend véritablement son envol. Les musiciens réunis pour la circonstance sont John (le propre frère de Steve et seul à être présent sur tous ses disques) à la flûte, Pete Hicks au chant, Dick Cadbury à la basse, Nick Magnus aux claviers, et John Shearer aux percussions. Ils s'avèrent si adéquats que le guitariste en fait son groupe permanent avec lequel il enregistrera quelques mois plus tard sa plus évidente réussite, « Defector » (1980).

Avec ces deux derniers albums Steve Hac-

kett atteint la maturité ; il n'y a plus contradiction entre le compositeur et le virtuose, l'homme timide et le leader obligé. Sans rien perdre de sa finesse, sa musique s'est musclée et apparaît un peu comme le chaînon manquant entre King Crimson des derniers temps et les nouveaux symphonistes américains (Kansas, Styx, etc...) avec l'humour parodique en plus (cf. « Sentimental Institution » ou « The Ballad Of The Decomposing Man ») ; une solide culture européenne alliée à des goûts qui l'attirent vers la musique américaine. On comprend alors que Steve Hackett ne pouvait se contenter de faire gémir sa guitare sur « Selling England By The Pound » et de n'être que l'enjoliveur d'un véhicule dont il aspirait à être la roue.

DARRYL STUERMER

Troisième guitariste de Genesis et autre musicien sous contrat appelé, en tournée, à pallier l'absence de Steve Hackett sur l'ancien répertoire et à remplacer Mike à la basse lorsque, sur les nouveaux morceaux (ceux des deux plus récents albums), celui-ci se réserve le rôle de lead-guitar. Comme tous les musiciens engagés par Genesis au gré des défections, c'est un instrumentiste hors classe et ambivalent découvert par Jean-Luc Ponty avec lequel il s'est rodé à une musique faite pour autant de jazz-rock et de réminiscences classiques européennes. De ce point de vue, il est plus proche d'un Fred Frith ou d'un Robert Fripp que d'un Al DiMeola. Dans la nouvelle génération, je ne vois que Pat Metheny auquel on puisse le comparer : autant d'originalité, la même virtuosité, la même culture. Malheureusement son emploi au sein de Genesis (à l'image de celui de Steve Hackett d'ailleurs) ne lui permet que très peu de s'exprimer personnellement et originalement tant ses interventions en soliste sont rares et drastiquement balisées. C'est dommage. Collins connaît sa délicate sensibilité, qui lui a confié toutes les guitares incisives et éthérées de son « Face Value ». Le rajeunissement progressif du groupe ne peut que lui offrir une place plus enviable.

Darryl Stuermer



(Pierre Horváth)

CES MESSTERS

CHRIS STEWART

Premier batteur de Genesis (1967-68). Quitte le groupe peu après la sortie du simple « The Silent Sun » / « That's Me ».

JOHN SILVER

Deuxième batteur de Genesis (1968-69). Quitte le groupe après la sortie du simple « Where The Sour Turns To Sweet » / « I'm Riding », extraits de l'album paléolithique « From Genesis To Revelation ».

JOHN MAYHEW

Troisième batteur de Genesis (1969-70), celui des premiers pas vers cette révélation trop tôt annoncée. Quitte le groupe après « Trespass », à la même époque qu'Anthony Phillips.

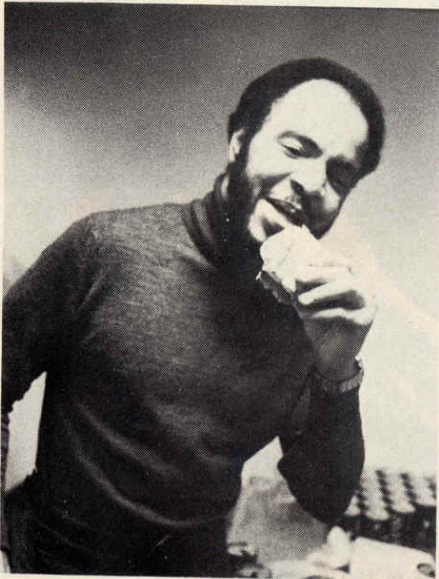
WILLIAM BRUFORD

Cinquième batteur de Genesis, le premier dans le rôle contractuel de la doublure de Phil Collins. Son contrat couvrait la tournée de 1976. Formidable batteur qui apparaît un peu comme l'homme à tout faire du rock britannique : d'abord Yes, puis King Crimson, Gong, Genesis, un embryon de super-groupe avec John Wetton et Rick Wakeman, UK, et enfin tel qu'en lui-même, Bruford. Seul aujourd'hui un Phil Collins semble offrir une telle palette de talents si différents, et celui-là chante en plus !

CHESTER THOMPSON

Sixième batteur de Genesis, un autre contractuel, un autre homme à tout faire de la batterie, américain cette fois et ayant

Chester Thompson



(Robert Ellis)

prêté ses baguettes à rien moins que Frank Zappa, Weather Report, les Pointer Sisters et j'en passe. Bruford allait vers le jazz-rock, lui en vient. Son contrat pour la tournée mondiale de 1977, la plus longue de l'histoire du groupe, fut renouvelé pour celle de 78 où Genesis joua à Knebworth devant 50 000 personnes. Tout laisse à penser que sans faire à proprement parler du groupe, il est devenu la doublure de Collins.

C'est lui d'ailleurs que Tony Banks a choisi pour jouer sur son album solo « A Curious Feeling ». C'est lui aussi qui frappera les peaux lors de la prochaine tournée qui passera par chez nous le mois prochain (à vérifier).

PHIL COLLINS

(Quatrième) batteur de Genesis depuis « Nursery Cryme ». Sa carrière ressemble à un conte de fée. Hormis le mariage, il a réussi tout ce qu'il a entrepris, et encore cet unique échec aura-t-il été à l'origine de ses plus belles réussites, mais n'anticipons pas. Lorsqu'il entre dans le groupe en même temps que Steve Hackett, il lui apporte par son irréprochable technique à la fois solidité et volubilité ; en quelque sorte l'affranchissement. Auparavant, il jouait avec Flaming Youth dont les collectionneurs auront toutes les peines du monde à retrouver l'unique album, « Ark II », mais il avait déjà plus de quinze ans de pratique de la batterie.

A trente ans, il est à la fois l'archétype et le plus remarquable des batteurs anglais, lesquels ont inventé le batteur de rock blanc, de Keith Moon à Barriemore Berlow (Jethro Tull) en passant par John Hasley (Patto), Roger Mason, Simon Phillips, Palmer (ELP), Giles (King Crimson), White (Yes) ou Evans (Van Der Graaf). Parmi tous ces gens, il apparaît peut-être comme le plus « musical » sinon le plus musicien. Il est un des rares à accorder ses peaux, ce qui contribue à élever la batterie au-dessus de son rôle habituel de simple rythmique. Il « compose » pour Genesis et Brand X de véritables parties de batterie qui n'ont rien à envier au point de vue mélodique à certaines lignes de basse et constituent une voix à part entière. C'est un coloriste et un dramaturge (au sens propre de celui qui construit le drame, manie la tension) de la batterie. A ce seul titre « In The Air Tonight » est déjà un chef-d'œuvre. Collins parvient à faire rendre au simple « drum

kit » les mêmes effets que ceux de tout l'arsenal des percussionnistes : jeu de timbres, de hauteurs, de contrastes dans la frappe. Sa précision n'est pas celle mécanique d'un Cobham (qu'il admire), mais plutôt celle de l'élan, de la vie, du foisonnement d'un Tony Williams. Virtuosité certes, mais la promesse avant d'être technique doit être musicale, chaque note est choisie ce qui, naturellement, exclut les soli démonstratifs au profit d'un travail illustratif et créatif plus discret, mais aussi combien musicalement plus satisfaisant.

Il est animé par une véritable frénésie de jouer et d'apprendre, ce qui est la motivation première de sa participation à Brand X qui réclame de lui une toute autre attitude qu'au sein de Genesis, ou des nombreuses séances qu'il fait en studio où il est devenu un des batteurs favoris des « modernes » ; il apparaît sur les disques d'Eno, de John Cale, de Peter Gabriel, sur « Exposure » de Robert Fripp, sur le récent et magnifique album de Rupert Hine ou sur des aventures de producteurs comme le « Marscape » de Jack Lancaster ou le remake rock de « Pierre et le Loup ». Et sa nouvelle carrière de chanteur n'a en rien, bien au contraire, freiné sa débordante activité.

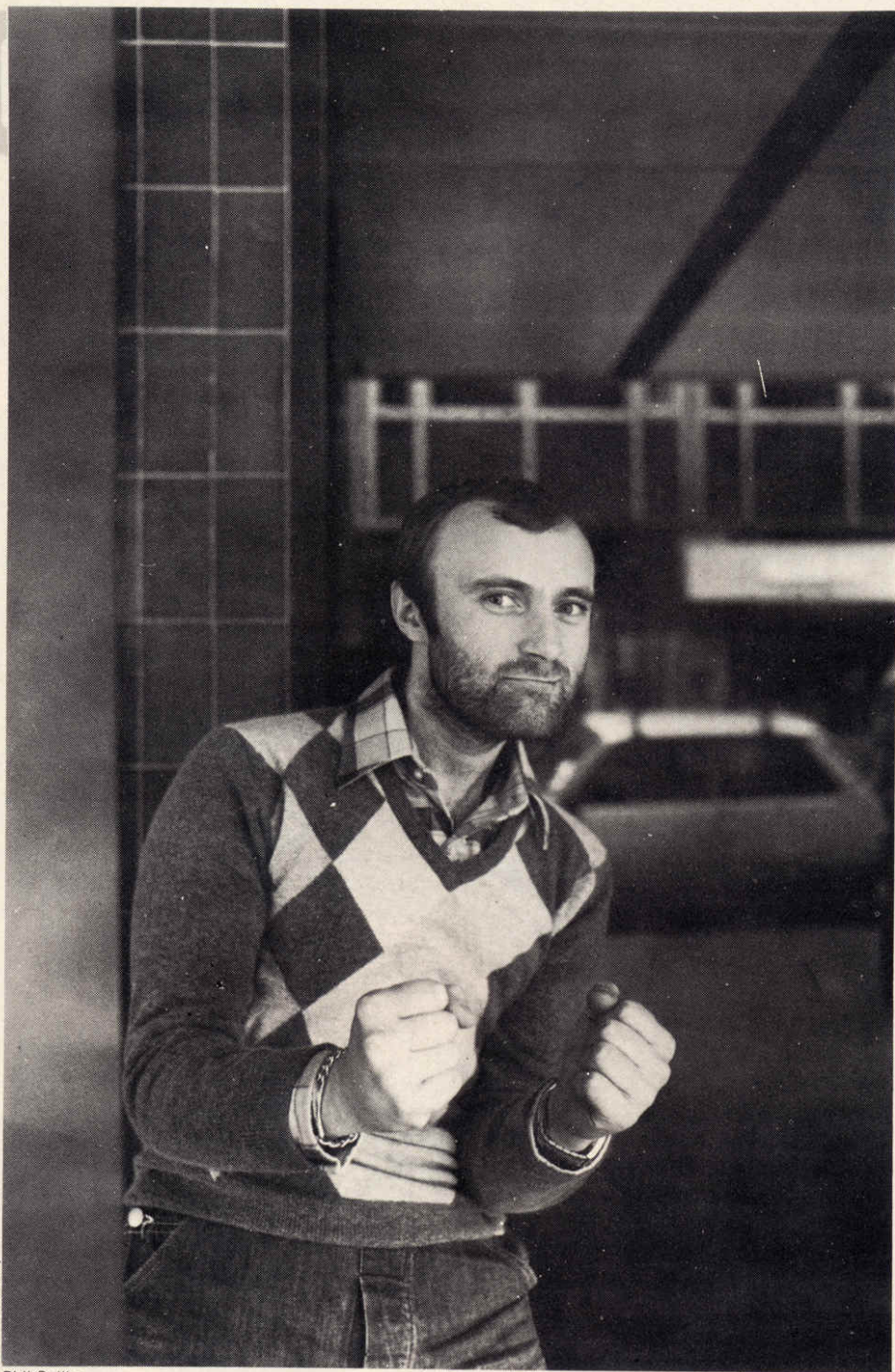
Phil Collins (né le 30 janvier 1951) est aussi le (deuxième) chanteur de Genesis. Si sa promotion comme chanteur avec la lourde tâche de succéder sur le devant de la scène au formidable Peter Gabriel fut un événement inattendu, le processus qui conduisit le groupe à ce choix paraît a posteriori assez prévisible : dans l'ombre, Collins était le second chanteur, celui qui faisait les harmonies vocales derrière Gabriel, et qui s'était déjà essayé sur « The Geese And The Ghost » de Phillips ou le « More Fool Me » de « Selling England By The Pound ». Il devait même partager tous les vocaux avec Gabriel sur le disque d'un obscur musicien anglais vivant à Paris

Phil Collins



(Claude Gassian)

ILLE



(Claude Gassian)

Phil Collins

dans le monde de la variété. D'autre part, avant d'être batteur, dans sa petite enfance, Collins avait été comédien jusqu'à participer au tournage de toute une série télévisée. C'était là d'intéressants antécédents. Ce qui est plus extraordinaire, c'est l'étrange similitude des voix des deux hommes, en même temps que cette faculté qu'ils ont tous deux de les transformer au gré des chansons, de les plier aux nécessités de la dramatisation. Parti d'une quasi-imitation de Gabriel, au point que tout auditeur non averti était persuadé qu'il s'agissait de celui-ci, Collins a petit à petit, depuis « A Trick Of The Tail »,

affirmé une personnalité propre. Il a travaillé aussi ; sa tessiture est devenue plus grande que celle de son prédécesseur, donc également ses possibilités techniques. Emotionnellement, dramatiquement, il demeure légèrement en retrait.

Ce nouveau statut a radicalement modifié sa position à l'intérieur du groupe où auparavant il se tenait plutôt à l'écart des grands problèmes de stratégie et au sein duquel il n'avait qu'un rôle très secondaire en matière d'écriture et de composition.

Sa propulsion sous le feu des rampes a contribué à donner au groupe une cohésion qu'il n'avait jamais atteinte jusque là.

Cette situation a encore été renforcée par deux événements qui ont affecté successivement le groupe et Collins personnellement : le premier, c'est le départ de Steve Hackett en 1977, qui a encore resserré les liens entre Mike, Phil et Tony ; le second ce sont les problèmes familiaux de Phil qui ont abouti à son divorce. Or s'il y avait une chose chez Collins qui pouvait prétendre le disputer à la musique dans son esprit et dans son cœur, c'était sa femme et ses deux enfants. Or dès 1978, Collins éprouve quelques soucis de ce côté au point de décider, d'un commun accord avec Rutherford et Banks, de suspendre la tournée mondiale de 1979 (beau réflexe de solidarité amicale des deux musiciens qui par la même occasion amputaient leurs revenus de quelques centaines de milliers de dollars). Mike et Tony se consacrent à l'élaboration d'albums solo de circonstance et Phil se retire à Vancouver avec sa femme pour tenter de recoller les morceaux d'un couple qui se désagrège. Rien n'y fera et Collins, que l'on craignait de voir sortir brisé de cette épreuve, y trouvera la matière à l'essentiel de « Duke ». Il modifie totalement l'ancien équilibre en devenant compositeur et parolier à part entière, en se responsabilisant au maximum au point de faire du Genesis d'alors le véhicule de ses propres affects et de lui redonner la jouvence d'un groupe d'adolescent. Mais avec « Face Value », un nouveau pas est franchi et on découvre un musicien transfiguré : toujours merveilleux batteur, certes, mais aussi poète, pianiste, compositeur, producteur, assumant admirablement la lourde charge de la solitude, et s'installant d'emblée dès son coup d'essai parmi les stars, enfin incontestablement l'égal de son valeureux prédécesseur.

Sous une avalanche de disques d'or et de platine, Phil Collins n'a rien changé à ses habitudes : on continue de le voir avec Brand X ; il produit le nouvel album de John Martyn, il entre en studio avec Genesis et, sous la casquette, seul le regard toujours mutin et volontaire s'est ambré d'un voile de mélancolie... « You know what I mean ». — JEAN-MARC BAILLEUX.



(Gary Plummet)

double page centrale : Phil Collins (photo Peter Mazel)